

Il pleut des planètes

Élisa Brune

Un jour, j'ai su que ma vie prenait un tournant capital. Le fait m'est apparu dans un détail des plus triviaux de la vie quotidienne. Je veux parler des rouleaux de papier W.-C.

Jusque-là, j'avais toujours négligé d'enfiler le nouveau rouleau sur son support. Je le posais n'importe où, sur la chasse ou à terre, et le suivant prenait le relais dans la même absence d'organisation. Ce jour-là, au moment d'entamer un rouleau neuf, j'ai sorti le cylindre de son axe, engagé et amorcé le papier, puis jeté le petit cadavre en carton dans la poubelle. Ce geste, que je n'avais jamais pris la peine d'exécuter, ce geste anodin mais trop précis pour mon humeur flottante, ce geste, je dois bien le considérer comme le premier symptôme de ma grande transformation. (...)

Revigoré, j'ai visité une grande librairie, à la recherche d'ouvrages sur les mathématiques. Il me fallait renouer avec la science pure, me disais-je, pour me sentir au-dessus de la bagarre, que j'avais trop longtemps côtoyée de trop près.

À quatre pattes dans les rayonnages, je parcourais les titres avec le ravissement d'une femme qui cherche une nouvelle robe parmi plusieurs modèles tentants. Celui-ci peut-être ? À moins que celui-là... Mais je me trouvais déjà dans le thème suivant : l'astronomie. J'allais faire demi-tour quand mes yeux tombèrent sur un titre qui m'accrocha : *Il pleut des planètes*. L'auteur, un astrophysicien français, retraçait l'histoire de la découverte des planètes extrasolaires. Je fus immensément intrigué. On avait découvert des planètes ? En dehors du système solaire ? Et je n'étais pas au courant ? Mais dans quelle inculture étais-je donc tombé ? L'information me sembla tout de suite d'une importance capitale, démesurée, et je ne voulus pas rester une journée de plus sans l'examiner. De fait, elle allait changer ma vie. (...)

C'est quelque temps après le début des cours que j'ai constaté ce changement symptomatique : sans même y penser, je remplaçais le rouleau de papier W.-C dès l'instant où s'achevait le précédent. Une envie d'aller de l'avant, sans doute, une disposition toute fraîche et ferme à me lancer dans l'action. (...)

Voilà plus d'un an que je remplace toujours le rouleau de papier W.-C. C'est mon indicateur, mon baromètre, ma mascotte. Le jour où je laisserai traîner un carton vide, je saurai qu'une tranche de vie heureuse aura pris fin.

Les Jupiters chauds, Belfond 2002,
réédition Espace Nord, 2006.

Si l'humour belge naît souvent d'un regard décalé sur le quotidien, l'œuvre littéraire d'Élisa Brune constitue une parfaite entrée en matière. Le choc est *astronomique* entre le titre du roman qui, avouons-le, demande l'éclaircissement du *Larousse* (« les *Jupiters chauds* sont des grosses planètes gazeuses comparables à Jupiter mais ayant une période de révolution inférieure à cinq jours, donc très proches de leur étoile ») et cette première page littéralement *terre à terre*. Ranger ou non les rouleaux de papier W.-C., avant et après usage, telle est la question. Et

c'est parce que Vincent ne l'esquive pas qu'elle lui révélera son destin de chercheur d'étoiles. Archimède avait bien trouvé son fameux principe en sa baignoire.

C'est le pari d'Élisa Brune – pari dangereux mais réussi – que de faire se télescoper l'anecdote, qui encadre l'instant, et la science, qui le déborde. L'infiniment petit et l'infiniment grand. Et les collisions sont drôles. Porter son regard au-delà du système solaire n'empêche pas que Vincent doit vivre avec les terriens. Faire les courses, tondre la pelouse, peindre un plafond, manger des crasses, faire son pain, voir du monde... « Il m'arrive, quand je me trouve à table avec des gens, de me secouer brusquement en me demandant qui ils sont et où je suis, comme s'il s'agissait d'un film dont j'ai perdu un moment le fil », confie le narrateur. À la fois naïf et génial, il a bien du mal à concilier ses deux passions : les étoiles et Sophie. Par exemple, elle aime danser. Pas lui. « Se trémousser en cadence », ce n'est vraiment pas son truc. Mais si, en échange, on lui offrait un voyage à bord d'une navette spatiale, peut-être alors se fourvoierait-il sur la piste de danse. Trop de *si* et de soucis domestiques, ça brise les élans extraterrestres. De concession en concession, il s'éloignera petit à petit de Sophie, contrairement aux Jupiters chauds, fidèles à leur étoile. Jusqu'au jour de « l'apparition céleste » : Lucie. Astronome comme lui, elle l'embrassera, le « pulsant en crescendo » ; elle l'embrassera, le faisant renaître « en supernova ».

Une chose est sûre : ne pas ranger les rouleaux de papier W.-C. à la va-vite.

Comme son personnage, Élisa Brune (1966-2018) se passionne pour les sciences et particulièrement l'environnement. Essayiste et romancière, elle se consacre à la fin de sa vie – une vie dont l'orbite fut aussi courte que celle des *Jupiters chauds* – à l'étude de la sexualité féminine. Aussi dessinatrice et peintre, sous le nom d'Élisa Else.

À lire aussi :

Fissures, L'Harmattan, Paris, 1996.

La Tentation d'Édouard, Belfond, 2003.

L'eau à la bouche

Hugo Claus

Maman a vu Papa, Constance Bossuyt a vu Staf Seynaeve pour la première fois dans le train Walle-Gand. En arrière-plan, la gare de Bastegem, capitonnée de lierres et de rosiers. Constance monte en compagnie de Ghislaine, la fille du magasin de couleurs qui est morte quatre ans plus tard d'un cancer du foie, alors que cette malheureuse n'avait jamais bu une goutte d'alcool ni même jamais mangé du chocolat.

Papa allait à l'école d'imprimerie. Et Constance à l'École normale primaire. (...)

Alors vint l'instant divin, car prédestiné, l'instant où le regard de Constance croisa celui de Staf, alors que la petite paysanne moqueuse, rieuse et sans gêne faisait la conversation à voix haute dans le compartiment (vers le milieu du train, pour la sécurité). La vierge folâtre aperçoit un sachet d'un demi-kilo de caramels Lutti sur les genoux du gaillard plein de taches de son. Il remue sans arrêt ses joues gonflées. Cela dure des semaines, et chaque fois elle a l'eau à la bouche. Comment le

gourmand pourrait-il éviter l'œillade avide de la gourmande ? Cela dure des semaines et un jour Papa dit : « Vous regardez si drôlement mes Lutti. Vous en voulez un petit ? » Les premiers mots tirés de l'arsenal de flèches de Cupidon. Ghislaine trouve la chose pas *comme-il-faut*, mais Constance accepte un Lutti. Il fond dans le petit lac d'eau douce de sa bouche et lui, presque maussade de timidité, lui tend à nouveau le sac de papier chiffonné et elle en prend aussitôt deux. Les passagers se séparent devant la gare de Gand.

« *Au revoir*, Monsieur. – Oh non, à *bientôt* », dit, à la limite de la témérité, l'étudiant en métiers graphiques, et le lendemain, il lui fait signe par une fenêtre et lui offre, en plus des Lutti, des spéculoos, des dragées, du massepain et des boules à la menthe. Ghislaine est bien obligée, pour ne pas lui faire affront, de mâcher et de sucer à l'unisson. Le jour suivant, c'est une tarte aux prunes, qu'il prétend que sa mère a cuite spécialement. Mais il est crétin, ou quoi ? On voit quand même les lettres bleues ornementées dans le coin du papier huilé : Pâtisserie Merecy, Walle.

Le Chagrin des Belges (Het verdriet van België),
(traduit du néerlandais par Alain van Crugten),
Julliard, 1985.

Hugo Claus, à travers le regard de Louis Seynaeve, raconte avec ironie le monde pas toujours reluisant de ses compatriotes en temps de guerre. Il observe d'abord ce qui est à portée de l'enfant. La famille, son père, sa mère, sa bomaman. Des gens pragmatiques. En effet, on ne peut pas dire qu'elle soit très romantique, l'histoire d'amour de ses parents. La « vierge folâtre » tombe bien plus amoureuse du sachet de caramels Lutti que du « gaillard plein de tâches de son » qui le tient sur ses genoux. C'est la même gourmandise, la même sensualité un peu grasse que dans le roman de Charles De Coster ou les tableaux de James Ensor. C'est très belge, à la fois tendre et cru. On vit, on mange, on courtise, on se mêle de politique – et pas toujours du

bon côté –, on fricote, on meurt. « T'en fais pas pour tout ça, garçon, dit Bomaman à Louis, la politique et tout ce bazar des grandes personnes ? Occupe-toi plutôt d'aller régulièrement à la cour, tous les jours si tu peux. Et si ça ne va pas, des pruneaux secs, et tu es sauvé et bien nettoyé. Tout le reste c'est des folies et du moisi dans la cervelle. »

Best-seller en Hollande et en Flandre en 1983, ce roman initiatique est considéré comme un chef-d'œuvre. Sa traduction en français par Alain van Crugten connaît un même succès, que Claus explique par le fait qu'il est un « flamingant francophone ». Interpelé par l'Histoire, il analyse sans concession la position ambiguë d'une Flandre truculente, mais nationaliste.

Poète, dramaturge, cinéaste, peintre (il fit partie du groupe Cobra), Hugo Claus (1929-2008) est l'une des figures majeures de la culture flamande d'après-guerre. Et, dans tous les cas, avant-gardiste et anticonformiste.

À lire aussi :

Belladonna, Edition de Fallois, 1995, Livre de poche, 1997.

Caprice de star

Ariane Le Fort

J'étais rentrée à la maison prise d'une terrible envie d'aller manger dehors avec Milo, de me promener en ville, d'occuper cette soirée de telle manière qu'elle me ferait oublier ma maladresse et mon humeur massacrate, mais il était déjà en caleçon, des tongs aux pieds, occupé à couper des pommes de terre en dés dans l'idée de les passer au four avec du romarin. L'espace d'un instant, j'ai vu la cravate aux étoiles d'or, le costume sombre de mon père, le soin apporté à toute chose pour faire durer le plaisir. Mais n'était-ce pas justement ce que Milo faisait ? Ces petits dés de pommes de terre.

– Oh, Milo.

Je ne sais pas comment j'ai dit ce « Oh », je n'ai pas réalisé à quel point c'était un « Oh » désolé jusqu'au moment où il s'est retourné vers moi en me regardant d'un drôle d'air.

– Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

– Rien. Je meurs de faim. J'ai eu une journée de merde et je meurs de faim. Ça a l'air formidable.

– Quoi ?

– Ces pommes de terre.

Je lui ai souri bêtement pour essayer de noyer ce « Oh » et le reste, pour m'en tirer plus honorablement que lors de mon cours raté de l'après-midi. Si Milo a senti quelque chose, il n'en a rien montré, il a continué à couper ses patates comme si c'était la chose la plus fondamentale qui soit et j'ai soudain vu les jours prochains, tous les jours qui allaient suivre, identiques à celui-ci, irréprochables et immobiles. Sans autres projets que ceux de manger et dormir jusqu'à ce que mort s'ensuive.

– Milo... j'ai envie de bouger un peu.

– Bouger où ?

– Je veux dire, j'ai *besoin* de bouger un peu, j'ai besoin de prendre l'air.

– Maintenant ?

Il a regardé les patates, le truc le plus important de l'univers.

– C'est ridicule. Je suis en train de préparer un repas, là, j'ai acheté de l'entrecôte.

Je me suis soudain reprise.

– Tu as raison. Excuse-moi. Caprice de star.

– Pas de problème.

Il m'a fait un grand sourire, son couteau à la main.

Avec plaisir, François, Éditions du Seuil, 2013.

Ç'aurait pu être simple, joyeux, intime. Une petite soirée en amoureux comme on les aime. Le souper aux chandelles, la bonne bouteille, les petits dés de pommes de terre au romarin... Eh bien non. On fait des caprices. On joue les stars. La vie est ainsi faite que le présent, si parfumé qu'il soit, peut s'avérer décevant. Ici, l'homme le plus attentionné du monde ne comprend évidemment rien à l'âme profondissime de sa compagne. Elle a eu « une journée de merde » et elle a besoin de « bouger » tandis qu'il est définitivement rivé à ses tongs et ses casseroles. Alors, soudain, dans la cuisine, elle entrevoit la sclérose des « jours prochains ». Milo ne portera jamais une « cravate aux étoiles d'or » comme en portait

son héros de père. Milo pèle passionnément ses patates. Milo vit amoureusement le présent. Milo le bienheureux, « un grand sourire » et « son couteau à la main ». Et rien ne se passe.

Et tout se passe dans la cuisine. N'est-ce pas le lieu intime par excellence ? Dans les cuisines d'Ariane Le Fort se débitent légumes, vérités et mensonges. On s'y coupe et ça fait mal. Dans *Beau-fils*, tout en découpant des tomates en rondelles, Eva lâchera qu'elle couche aussi avec *lui* : « Il me plaît, Lili. Il n'est pas à toi ». Dans *On ne va pas se quitter comme ça*, Irène découpe frénétiquement des tomates, sans arriver à cacher sa gêne que Vincent soit là et sa crainte de le décevoir.

C'est un miroir que nous tend l'auteure, dans un lieu où on ne met pas de miroir. Un coup vache qu'elle nous fait chaque fois. Et ça marche. On rit, on s'interroge un peu, puis on oublie (croit-on !).

Journaliste de formation, Ariane Le Fort est romancière. Elle signe de nombreuses chroniques et enseigne l'écriture. Elle obtient le Prix Rossel pour *Beau-fils* en 2003, ce qui lui assure une solide notoriété. Ses textes nous touchent par leur finesse, leur justesse de ton et leur humanité.

À lire aussi :

Beau-fils, Éditions du Seuil, 2003, Prix Rossel, réédition Espace Nord, 2005.

On ne va pas se quitter comme ça, Éditions du Seuil, 2010.

Partir avant la fin, Éditions du Seuil, 2018.

Quand les gens dorment, Onlit, 2022.